

Biennale de Lyon : le dialogue entre art contemporain et économie réserve des surprises aux visiteurs

Cette édition de la grande manifestation d'art contemporain, dont l'intitulé est « Passer d'un rêve à l'autre », réunit 120 artistes de 42 nationalités, jusqu'au 13 décembre.

Par Philippe Dagen (Lyon, envoyé spécial)

Publié aujourd'hui à 06h00, modifié à 13h15 • Lecture 4 min. • Read in English

Article réservé aux abonnés



Des œuvres de Kokou Ferdinand Makouvia, au Musée des tissus, à Lyon, en septembre 2026. BLANDINE SOULAGE/BIENNALE DE LYON

Dix-huitième Biennale de Lyon : la première a eu lieu en 1991. Depuis, la manifestation a pris une ampleur qui en fait une des principales dans le monde : 120 artistes cette année, de 42 nationalités. Elle a maintes fois changé de lieux. Les trois principaux sont, cette fois, l'ancien centre technique de la SNCF nommé Les Grandes Locos, l'ancien Musée des tissus et le Musée d'art contemporain (MAC), à quoi s'ajoutent de nombreuses interventions dans l'agglomération lyonnaise, dont la principale occupe l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne (Métropole de Lyon).

Le budget est de 8 millions d'euros, dont 1 million rassemblé grâce à des partenaires privés et publics, français et étrangers. Leur concours a permis l'annonce, fin août, de la présence de 45 artistes, qui n'avait pas été faite tant que les financements nécessaires n'étaient pas certains. Biennale de crise, donc.

Ce contexte se retrouve dans le sujet retenu par la commissaire de cette édition, Catherine Nichols, choisie par Isabelle Bertolotti, directrice artistique de la Biennale. Elle a placé celle-ci sous le signe de l'économie, mot qui inclut, entre autres sujets, la production industrielle, le commerce international, les échanges monétaires ou la détermination de la valeur. Il y aurait aussi le commerce de l'art, qui, étrangement, n'est guère mentionné. Et d'autres points encore, non moins délicats, car les relations entre art et économie ont, ces dernières années, fait l'objet de nombreux travaux historiques et analytiques.

Mais, ici, il s'agit de créations plastiques. Se pose cette question : quel est le degré d'adéquation entre celles-ci et le sujet annoncé ? Il se révèle vite très variable. Voisinent des œuvres qui paraissent sans relation visible avec le thème et d'autres qui font un effort appuyé pour s'y tenir. Cette variété évite ce qui aurait pu devenir la monotonie d'un ton dogmatique et sermonneur. Elle ménage des surprises, conformément au titre de cette Biennale, « Passer d'un rêve à l'autre ». Et conformément à une autre volonté de la commissaire : australienne de naissance, elle a souhaité introduire des artistes de cette partie du monde, rarement vus en Europe. Au prix de quelques arguties, il est possible de rattacher leurs œuvres au thème central, mais ils n'en ont pas besoin.

Esprit de sérieux

Les vidéos du Néo-Zélandais Luke Willis Thompson, né en 1988, traitent frontalement des luttes entre populations maories et colonialisme et de l'indépendance de la Nouvelle-Calédonie. Les os et dents de baleine que sculpte Rangi Kipa, né en 1966,

renvoient explicitement à la muséification des formes artistiques maories, comme si elles étaient mortes, et aux législations qui prétendent organiser aujourd'hui le traitement des baleines échouées, sans considération pour les cultures autochtones.

Leurs travaux et les tressages de fibres végétales de leur compatriote Maureen Lander, née en 1942, conçus à partir des motifs géométriques complexes des paniers traditionnels, forment, au MAC, une section Pacifique à laquelle fait écho, aux Grandes Locos, la vidéo de l'artiste aborigène Kaylene Whiskey, née en 1976. Sur le mode d'un clip burlesque, elle superpose des références aux mythes des terres Anangu, des figures importées par les colons britanniques – le Père Noël ou une religieuse – et des dessins dans le genre de ceux qui sont commercialisés en Occident comme des peintures aborigènes « typiques », alors que ce ne sont le plus souvent que des produits dérivés destinés à l'exportation.

Cette tonalité, entre satire, parodie et outrance, est rare dans la Biennale, comme si l'impératif d'un esprit de sérieux s'était imposé. Les exceptions n'en sont que plus heureuses. Aux Grandes Locos, la vidéo chantée de la Canadienne Carla Adra, née en 1993, est une suite de stéréotypes de la femme actuelle poussés à l'absurde. Celle de la Française Eléonore Saintagnan, née en 1979, fait converser un perroquet, une limace et un historien médiéviste déguisé en saint François d'Assise autour d'un supposé procès intenté à des escargots par des vigneron au XVe siècle. Une fable qui donne l'occasion de s'interroger sur la relation entre l'homme et ce qu'il nomme animal, de l'animisme jusqu'aux ravages des pesticides.

Ainsi des réflexions subtiles sont-elles mises en scène avec un air de légèreté qui ne les rend que plus efficaces. On ne peut en dire autant de travaux qui, aux Grandes Locos toujours, confondent monumentalité et redondance. Incités à faire très grand par l'immensité du hangar industriel qui les reçoit, trop d'artistes y cèdent à la facilité d'un spectaculaire assez vain.

Motifs symboliques

Le Musée des tissus, aujourd'hui désaffecté, offre aux artistes qui y ont été logés des espaces plus accueillants. Deux d'entre

eux en tirent remarquablement parti. L'une est l'Arménienne Lucia Kagramanyan. Elle suspend dans une salle cinq hamacs en forme de ventre de femme enceinte, brodés de quelques motifs symboliques, destinés à l'écoute de berceuses arméniennes. Que l'on songe au génocide perpétré, en 1915-1916, en Turquie ou à la situation actuelle de l'Arménie menacée par les Etats voisins, la symbolique de l'installation est puissante.

Puissante aussi, tout autrement, la métamorphose de la salle confiée au Togolais Kokou Ferdinand Makouvia, né en 1989. Les murs semblent sur le point de s'effriter et de tomber. Des formes mi-organiques mi-végétales de terre cuite en sortent ou sont suspendues par des cordes. Des fils de cuivre tombent du plafond, porteurs de boules d'argile. Cet environnement est difficile à décrire et à déchiffrer, comme l'est une vision onirique. Aussi y reste-t-on longtemps.

Il faut aussi rester longtemps dans plusieurs des installations présentées à l'Institut d'art contemporain, œuvres de jeunes artistes sélectionnés par un jury. Il y a là plusieurs des meilleurs travaux de cette édition. La Sud-Coréenne Yehwan Song, née en 1995, réunit les motifs de la circulation de l'eau – de plus en plus menacée – et des flux numériques – de plus en plus pléthoriques – le long d'un circuit tortueux d'entonnoirs et de téléphones portables. L'économie est en cause, sous une forme singulière qui opère au premier regard.

Aussi peu attendu est l'ensemble des sculptures textiles mobiles et des squelettes humains en os de poulet de la Suédoise Maja Fredin, née en 1992, qui rapproche production des volailles en batterie et transformation des corps par le bodybuilding, comparaison convaincante. Quant au film de la Libanaise Joyce Joumaa, née en 1998, Une disparition n'est pas une mort, il relève du documentaire, mais mis en scène dans un environnement de meubles qui sont autant d'allusions. Son sujet force à s'arrêter : l'histoire du Liban, toujours sous la menace d'une force étrangère.